



VIII.

LE JOURNAL  
DES  
SCAVANS.

DU LUNDY 22. FEVRIER M. DCC. XXIII.

---

NOVUS MEDICINÆ CONSPECTUS,  
 ubi ex sanguinis circuitus anomaliis, secretionum errata,  
 miscellanea succorum & humorum adulteria deducuntur;  
 missisque systematicis ætiologiarum deliriis, ex turbatis  
 sanguinis motuum legibus eruuntur genuinæ morborum  
 causæ, veræque medendi leges. Accedit appendix de  
 Peste, iisdem œconomia animalis legibus stabilita. Pa-  
 risiis, apud Guillelmum Cavelier, viâ Jacobæâ, propè  
 viam de la Parcheminerie, sub Signo Lili aurei, 1722.  
*C'est-à-dire, Nouvelle idée de la Medecine, &c. On y a joint  
 un Traité de la Peste, &c. A Paris, chez Guillaume Cavelier,  
 rue S. Jacques, proche de la rue de la Parcheminerie, à la  
 Fleur-de-Lys d'or, 1722. In 12. deux vol. Tome 1. pp.  
 320. pour la premiere Partie, pp. 80. pour le Traité  
 de Peste, sans la Préface & la Table. Tome 2. pp. 538.  
 sans la Table.*

**C**ET Ouvrage est divisé en deux parties, dont la pre-  
 miere traite de la Physiologie, c'est-à-dire, de l'état  
 de l'homme en santé; & la seconde, de la Pathologie, c'est-  
 à-dire de l'état de l'homme malade. On a mis à la fin de la  
 premiere partie, un traité de la Peste, qui auroit dû estre à  
 la fin de la seconde: mais on l'a fait pour des raisons, que le  
 Libraire explique, dans l'avertissement au Lecteur. Nous  
 rendrons compte icy de la premiere partie & du Traité de  
 la Peste; & nous renvoyerons la seconde à un autre Journal.

Cette premiere partie est divisée en dix huit Chapitres, pré-  
 cedez d'une Preface. L'Auteur la commence par des re-

flexions sur l'utilité, dont la découverte de la circulation du Sang a été pour la Médecine. Il montre que cette heureuse découverte a jeté un grand jour, non-seulement sur la Physiologie, mais encore sur la Pathologie. Avant cela par exemple, les Médecins (dit l'Auteur) étoient persuadés que la seule cause de l'Apoplexie étoit la pituite ou la serosité: au lieu que l'on est certain aujourd'hui par l'ouverture des Cadavres des Apoplectiques, que cette maladie n'est causée que par un Sang arrêté dans les vaisseaux des meninges. On voit, poursuit l'Auteur, que les erreurs de cette espèce venoient de ce que *dans ces temps obscurs & nébuleux de la Médecine* l'Anatomie n'avoit point encore fait connoître que la partie blanche ou lymphatique du Sang contenuë dans les nerfs, s'y épaisit & s'y arrête par la compression qu'elle reçoit de la partie rouge du même sang; & que cette compression dépend des arteres, liant & embrassant étroitement les paquets de nerfs, doivent les presser, & pour ainsi dire, les *étrangler*, toutes les fois qu'elles sont gorgées d'une trop grande quantité de sang. L'Auteur montre ensuite que cette utile découverte de la circulation du sang, nous a conduits à la connoissance de la force & du ressort des parties solides, qui ont (dit-il) un *empire despotique* sur les fluides; & que c'est de ces solides que dépend la circulation du sang elle-même, aussi-bien que les secretions des différentes humeurs, & le *mécanisme* de toute l'économie animale, non-seulement dans l'état de santé, mais encore dans l'état de maladie.

De-là l'Auteur conclut, que les Médecins doivent donner leur principale attention à la force des solides, puisque c'est précisément d'où les fluides tirent la leur. Il exhorte vivement ses Confreres à penser fort sérieusement à l'action des remèdes sur les solides; & il attribue le mauvais succès de ces remèdes, & le peu de lumière que l'on a eue jusqu'icy sur la manière dont ils operent, à l'opinion où l'on a été qu'ils n'agissoient que sur les fluides. Il explique l'action des médicaments sur les parties solides par une induction des principaux qu'on employe en Médecine, tels que les

amers, les *Martiaux*, les Mercuriels, les *Cardiaques*, les Narcotiques, le Quinquina, & les Antiscorbutiques.

L'Auteur passe ensuite à des reflexions sur la partie rouge & sur la partie blanche du sang, & sur les differents chemins qu'elles parcourent; d'où il tire des conséquences, tant pour la pratique de la Medecine dans les maladies, que pour la conservation de la santé, par la diete..

Après cette Préface, l'Auteur entre en matiere, & s'étend beaucoup dans son premier Chapitre, sur la verité & la certitude de la Medecine, fondant cette certitude sur ce que la Medecine est sortie immédiatement des mains du Créateur; en quoy elle differe des autres Sciences & des autres Arts, qui sont de pures inventions humaines. Il prouve cette proposition par plusieurs passages tirés des Livres Saints.

A s'en tenir au titre du deuxième Chapitre qui n'est qu'une suite du premier, on croiroit que l'Auteur reconnoîtroit quelque incertitude en Medecine, parce qu'il est occupé dans ce Chapitre à rechercher ce qu'a de certain & d'incertain cette profession. Mais ceux qui le liront attentivement trouveront que la Medecine y conserve toute sa certitude, puisqu'il y fait voir que les Loix établies par le Créateur dans la nature en general & dans le corps humain en particulier, demeurent toujours les mêmes. Si l'incertitude s'est introduite dans cet art, c'est la faute de ces Medecins, qui ont sacrifié à leurs fantaisies & à leurs imaginations, l'observation de la nature, & qui en se livrant tout entiers aux systêmes & aux recherches de pure curiosité, ont répandu l'obscurité & l'incertitude dans la Medecine.

Le troisième Chapitre & le quatrième, sont employez à parcourir les causes de la décadence de la verité en Medecine. L'Auteur montre qu'on s'en doit prendre uniquement à l'amour des systêmes. Le plus ancien de tous a été celui du chaud & du froid; mais il est aussi décrié aujourd'huy, qu'il étoit autrefois en honneur. Ceux des Modernes, fondez sur les principes d'une belle Physique, & sur les pro-

priétés de la matiere sembleroient plus propres à se rendre maîtres des esprits; en effet (dit l'Auteur) quoy de plus séduisant que cette matiere subtile, cette matiere globuleuse, & tant d'autres jolies imaginations ? Mais par malheur si ce systême a quelque vray-semblance, il est bien éloigné de la verité que l'on exige en Medecine, & son Inventeur n'en a tiré d'autre fruit que la gloire d'avoir sçû imaginer des fictions agréables & ingenieuses. Le systême des Atômes (continuë l'Auteur) a fait encore moins de fortune en Medecine, car si le premier a eu quelques Sectateurs, celui-cy n'a séduit personne.

La Chymie que les Anciens avoient crûë indigne d'estre la servante de la Medecine, a voulu dans ces derniers temps s'en rendre la Maîtresse. L'acide & l'alcali ont eu beaucoup de partisans; mais leur regne n'a pas esté de durée: & s'il reste encore quelques vestiges de leur *autorité*, c'est dans le systême de la fermentation, qui semble avoir usurpé leur *puissance*. L'Auteur observe que le systême de la fermentation, fondé qu'il estoit sur celui de l'acide & de l'alcali, dont on reconnoissoit déjà l'insuffisance, ne pouvoit avoir un sort plus heureux. En effet outre que ce systême estoit fondé sur des principes dont l'*existence* n'est pas certaine; ne sçait-on pas (dit-il) que la Chymie qui l'avoit fait naître, ne s'occupe qu'à déguiser tous les estres, & à faire changer de nature à tout ce qu'elle manie ? Saveurs, couleurs, masses, tiffures; rien de tout cela n'est reconnoissable dans les mixtes qui ont passé par le feu. La Chymie leur donne à tous cette espece de question; & comme la rigueur de cette torture fait souvent avoüer à ceux qui y sont appliquez ce qu'ils n'ont jamais commis, de même la Chymie par ce moyen sçait tirer de la pluspart des mixtes, certaines substances toutes différentes de celles qui s'y trouvent naturellement. Comment donc, (continuë l'Auteur,) pouvoit-on se flatter de parvenir par cette voye à connoître la nature des liqueurs du corps humain ? C'est de-là cependant qu'ont pris naissance les fermentations, les ébulitions, les effervescences, les détonations, les déflagrations & les explosions, dont on

a fait dépendre toutes les fonctions du corps humain; en sorte que par-là on a pour ainsi dire, *allumé la guerre dans le sein de la Paix*. Mais le pis a esté que des Medecins entestez de cette Philosophie toute de feu en ont fait le fondement de leur pratique, qu'ils en ont tiré toutes leurs *indications*, que de leurs idées s'est formé un nouveau langage en Medecine, ce qui l'a jettée dans une confusion semblable à celle de la Tour de Babel.

Tous ces systêmes auroient détruit cette Profession, s'il ne s'estoit trouvé des hommes courageux, qui ayant reconnu la sûreté de la voye que l'on abandonnoit, ont refusé de *fléchir le genou devant l'idole des systêmes*, & ne se sont attachez qu'à ce que la Medecine a de vray. Ces grands hommes n'ont pas supposé des principes, ils les ont observez, ils ont pris la nature pour guide, & ont suivi ses mouvemens. Enfin, si quelqu'un demande quelle est cette Philosophie qu'ils ont embrassée, on répond, que c'est le *Mechanisme*, ou la science des Loix de la nature; la seule qui ne peut nous tromper, puisqu'elle porte le Sceau du Créateur.

Dans les quatre Chapitres suivans, l'Auteur s'applique à montrer qu'on s'est fait jusqu'icy de fausses idées en Medecine touchant les éléments & les principes; que toutes ces idées ont esté inutiles pour expliquer les fonctions du corps humain, tant en santé qu'en maladie; que les vrais éléments de la Medecine sont contenus dans le principe de la création; que c'est le seul principe certain, nécessaire, veritable, le seul enfin qui ne peut estre sujet à erreur; qu'il est pourtant vray qu'en admettant les autres principes, on a un beau champ pour parler & pour raisonner sans fin sur les maladies, mais que le principe de la création nous donne la notion la plus juste & la plus convenable pour les connoître & pour les guérir.

L'Auteur, (Chapitre 9.) après avoir considéré l'homme dans son origine, traite (Chapitre 10.) des Loix de la circulation du sang, & de toute l'oconomie animale dans le foetus. Il cherche dans cet abrégé de l'homme, l'origine de toutes les différentes fonctions nécessaires à la conservation

de la vie des adultes. Il donne dans tout cela le principal pouvoir à la force & au ressort des parties solides, & il ne regarde les fluides que comme des parties *Ministrantes*, sujettes & obéissantes au *pouvoir suprême* & à l'élasticité de ces mêmes solides.

Il fait voir dans le onzième Chapitre en quoi la circulation du sang de l'enfant nouveau né est différente de celle du foetus; il entre dans un grand détail sur les changements qui arrivent non seulement à la circulation du sang, mais encore aux secretions, par rapport à ces deux différents estats de l'enfant; & dans le douzième Chapitre, il confirme toutes les observations du précédent, par l'examen du genre de nourriture destiné par le Créateur à l'enfant nouveau né.

Le Chapitre treizième roule sur les changements qui arrivent dans les adultes, par rapport aux Loix de la circulation du sang; & le quatorzième, sur ceux que souffre le sexe suivant les divers estats de fille, de femme grosse, ou de nourrice, & sur ceux auxquels l'homme est sujet avant & après l'âge de puberté.

L'Auteur (dans le quinzième Chapitre) donne un plan de Physiologie, où il explique ce que c'est que la vie & la santé; & comme l'une & l'autre ne consistent que dans la liberté de la circulation du sang & de toutes les secretions, il prend de-là occasion de traiter de la secretion des esprits animaux, de la bile, du suc pancréatique, de l'urine, de la matière de l'insensible transpiration, enfin de la lymphe nourricière, qu'il regarde comme le terme de toutes les autres secretions.

Dans le seizième Chapitre, l'Auteur explique plus amplement la Mécanique des secretions; dans le dix-septième, la manière dont se fait la nourriture; & dans le dix-huitième & dernier Chapitre, il traite de l'élasticité des fibres motrices, du ton des parties solides, & de l'équilibre qui est entre les parties solides & les parties fluides du corps humain, en tant que cet équilibre a rapport au *Mécanisme* de la circulation du sang.

L'Auteur n'a oublié dans ce Traité aucune des questions

dont la solution sert à expliquer les fonctions du corps humain considéré dans l'estat de santé; & il s'est efforcé de fonder toutes les explications qu'il en donne sur le Méchanisme & la structure des parties telles que les ont fait connoître les Anatomistes les plus habiles & les plus exacts.

Le Traité de la Peste est précédé d'un avertissement aux Médecins sur la manière dont ils doivent se comporter quand il survient quelque maladie nouvelle; ensuite l'Auteur entre en matière, & demande d'abord si la Peste est une fièvre? Il répond que ç'en est une, même beaucoup plus aiguë que toutes les autres. Il ajoute que les Médecins ne doivent pas se décourager au nom de Peste, puisque la nature ne travaille pas moins dans cette espèce de fièvre que dans les autres, à surmonter la cause du mal, & à se débarrasser de ce qui l'incommode; qu'ainsi un Médecin habile qui travaillera de concert avec la nature, & qui suivra ses routes & ses mouvemens, peut réussir dans la cure de la Peste. Il explique plus au long les moyens que la nature met en usage pour se débarrasser, & il traite amplement de tous les symptômes qui accompagnent cette maladie. Après cela, il vient à la cause interne & conjointe de la Peste, qui n'est, (dit-il) autre chose qu'une inflammation au souverain degré, inflammation qui attaque également les parties solides & les fluides, inflammation enfin qui produit une fièvre d'autant plus violente, qu'elle parcourt tous les temps presque dans un moment, au lieu que les autres fièvres aiguës ne parcourent les leurs que dans l'espace de plusieurs jours. Il prouve la réalité de cette cause par l'inspection des cadavres de ceux qui sont morts de la Peste, dans lesquels on trouve toujours une ou plusieurs parties attaquées d'inflammations, de phlegmons, & de gangrenes, & par les bubons, les charbons & les parotides, qui sont les symptômes ordinaires de cette maladie.

Il vient ensuite à la manière de se préserver de la Peste. Après avoir fait passer en revue les différents preservatifs qu'on a proposés jusqu'icy pour se prémunir contre ce cruel mal, l'Auteur n'en trouve aucun qui puisse estre comparé

à une diete exacte, moderée & accommodée à chaque temperament. C'est le seul moyen de donner aux parties solides le ressort & la souplesse, & aux liquides la fluidité necessaire pour maintenir les fonctions & la santé, & pour empêcher qu'il ne s'engendre des cruditez qui deviendroient par la suite, une cause occasionnelle de la Peste. L'Auteur paroist se défier en pareil cas de l'usage du vin & des liqueurs chaudes; & il cite la These que M. *Geoffroy* fit soutenir aux Ecoles de Medecine de Paris le 6. de Mars 1721. dans laquelle ce sçavant Medecin s'efforce de prouver que l'eau est un excellent preservatif en temps de Peste. L'Auteur cependant ne rejette pas absolument l'usage du vin, il l'accorde à ceux qui y sont accoutumez, mais c'est à condition qu'ils le tempereront avec une suffisante quantité d'eau; & qu'ils boiront plusieurs verres de celle-cy le matin à jeun, & l'après-midy. Il demande ensuite s'il vaut mieux boire l'eau froide que de la boire chaude; & il décide qu'en cela on doit avoir égard aux divers temperaments. Il n'interdit pas entierement l'usage du café; mais il le permet, à condition qu'avant & après on boira un verre d'eau froide. Il conseille comme preservatif l'usage des boissons acides, fondé sur l'autorité des anciens Medecins, & principalement sur celle de *Rhasis*, fameux parmi les Arabes.

De-là il passe aux differentes manieres de purifier l'air. Il croit qu'on ne doit pas rejeter l'usage des *Amulettes*, ne fut-ce qu'en consideration de la confiance du peuple pour ces remedes, & du bon effet qu'ils peuvent produire, en le guerissant de la peur. Mais il est persuadé que toutes les précautions deviendront inutiles, si l'on omet la principale, qui est d'interdire absolument la frequentation des Pestiferez, & le commerce des marchandises infectées. Il recommande encore comme un excellent preservatif, la securité de l'esprit, capable de dissiper la crainte; & il explique comment cette passion peut occasionner cette cruelle maladie. Il veut qu'en temps de peste on ait l'esprit gay, l'ame contente & en repos du costé de la conscience, & qu'on se persuade fortement que la Peste est une maladie, dont on peut se

preserver, & dont on peut guérir.

Après ces avis importants, l'Auteur arrive à la methode curative. Il souhaite que dans cette vûë, le Medecin se ressouvië; 1°. Que comme cette maladie fait tant de chemin en si peu de temps, il faut qu'il ne soit pas moins prompt à lui opposer les remedes dont l'experience a fait connoître l'efficace: 2°. Que la Peste estant une veritable inflammation, il doit s'abstenir d'employer les medicaments plus propres à augmenter cette inflammation, qu'à la calmer. Ces remedes dont il doit s'abstenir, selon l'Auteur, sont les purgatifs, & les émetiques. Dans l'exposition qu'il fait des inconveniens & des dangers où jettent ces remedes, il n'oublie pas un des plus grands; c'est la perte d'un temps précieux, qui devoit estre employé à l'application des remedes necessaires.

Ces remedes necessaires sont la saignée & les alterants. L'Auteur fait une longue énumération des bons effets de la saignée, pour la guérison de la Peste. Mais afin que cette évacuation les produise plus sûrement, il y met trois conditions. 1°. Il veut qu'on la fasse le plustost qu'il sera possible. 2°. Qu'on ouvre les vaisseaux les plus convenables. 3°. Que l'on tire une quantité suffisante de sang. Il observe ensuite que si la saignée a perdu son crédit dans l'esprit du peuple, cela n'est arrivé que par l'omission de ces trois conditions. Car il arrive d'ordinaire qu'on commence la cure de la Peste, ou par des *cordiaux*, ou par un vomitif, ou par un purgatif, & qu'on laisse passer le temps favorable aux saignées: après quoi on tire quelques onces de sang en tremblant. Mais les inflammations interieures estant déjà formées, on n'est plus à temps d'y remedier; & cependant, on impute à la saignée les malheurs qui arrivent. Des Medecins d'un grand nom, & entre autres *Sydenham*, ont reconnu qu'on évitoit ces inconveniens en seignant les malades jusqu'à défaillance, & retranchant les autres remedes qui détruisent les bons effets de la saignée.

L'Auteur reconnoît des cas où l'on est obligé de mettre en œuvre les sudorifiques, mais il veut avec de grands Prati-

ciens, qu'on les donne methodiquement, & que l'on observe les mêmes précautions que dans les cas où la saignée convient. Ces précautions consistent à ne point interrompre leur operation par l'usage d'autres remedes donnez à la traverse, & de continuer les sudorifiques jusqu'à ce qu'il survienne une sueur abondante, observant d'entretenir pendant qu'ils agissent, la souplesse des parties, par le moyen de crèmes & de bouillons faits avec le ris, l'orge & l'avoine. Mais si pour obéir à la coutume on ne veut pas bannir absolument les bouillons de viande, on aura soin de ne les faire qu'avec la chair des jeunes animaux, & de les temperer avec l'oseille & les autres plantes acides ou avec le verjus, dont la vertu a souvent esté prouvée en temps de Peste.

Pour boisson ordinaire ou ptisane, l'Auteur conseille la décoction de la racine de scorfonere, à laquelle on ajoutera quelques goûtes de jus de citron, ou quelques goûtes d'esprit de soufre.

Il propose encore les narcotiques comme tenant le premier rang parmi les remedes alterants dans la guérison de la Peste. Il veut qu'on les marie avec les sudorifiques, faute de quoy les sudorifiques bien loin de causer la sueur, ne causeront que des agitations, des delires, & brûleront la peau & les visceres. Il regarde donc l'opium comme un remede qui assure merveilleusement le succès des sudorifiques, & il soutient que c'est de l'opium que vient la souveraine vertu que l'on a toujours trouvée dans la Theriaque en temps de Peste; ce qui luy a fait donner de grandes loüanges par tous les Medecins qui ont traité les Pestiferez en divers temps. Mais ils ont observé que pour temperer sa trop grande chaleur, il falloit la donner dissoute dans le vinaigre, & alors on est étonné de la quantité de sueurs qu'elle produit. La créance où l'on a esté pendant un temps, que les narcotiques supprimoient toutes les évacuations, auroit pû rendre ces remedes suspects, si depuis on n'avoit observé que l'opium est le meilleur de tous les diaphoretiques. En effet, puisque l'on est assuré par des experiences certaines que l'évacuation qui se fait par la voye de la transpiration

est si abondante qu'elle seule surpasse de beaucoup toutes les autres ensemble ; il est naturel de conclure qu'elle est capable de suppléer elle seule à toutes les autres sécrétions , & que l'opium , qui a la vertu de la procurer , doit tenir le premier rang entre tous les diaphoretiques.

L'Auteur vient ensuite à l'analogie qui se trouve entre la Peste & la Petite Verole , & il propose la methode dont se servoit *Sydenham* pour traiter celle-cy , comme un plan qui auroit pû estre d'une grande utilité pour découvrir la véritable methode de traiter la Peste. Il allegue ensuite quelques passages choisis de *Rhasis* , par lesquels on peut voir que la methode proposée par ce Medecin Arabe pour guérir les Pestiferez , est conforme à celle dont *Sydenham* se servoit pour le traitement de la Petite Verole , & à celle qu'on propose icy pour la cure de la Peste.

L'Auteur s'étonne qu'en cette occasion l'on n'ait pas mis en usage le quinquina. Il prétend que bien loin d'en avoir à craindre les suites funestes qu'ont euës les émétiques & les purgatifs , on auroit pû s'en promettre un heureux succès , sur tout après que de très-habiles Praticiens , comme *Sydenham* & *Morton* , ont éprouvé les excellentes vertus de ce fébrifuge dans le traitement de la Petite Verole , & que d'autres Praticiens de grande réputation ont reconnu ses bons effets pour la cure des fievres malignes , sur tout quand on donne ce remede avec les narcotiques.